

Je doute que le public parisien ratifie par son suffrage le succès éclatant et durable obtenu ailleurs par la *Cavalleria Rusticana*, notamment en Italie et à Vienne. Les auditeurs de la soirée d'hier n'ont éprouvé nul plaisir à cette musique bruyante et vulgaire, aussi dépourvue de personnalité que de science technique. Pour le sujet, il a paru d'imagination rudimentaire, car la peinture des mœurs villageoises de la Sicile, même très fidèle, perd ici toute saveur. Ainsi, dépouillée de son attrait spécial, l'action manque d'imprévu dans ses péripéties rapides: c'est un fait-divers quelconque dont le titre ne semble pas clair. Que signifie *Chevalerie rustique* [*Cavalleria rusticana*]; où est le point d'honneur chevaleresque au milieu de ces deux rustres qui se battent à coups de couteau pour une maritorne villageoise? L'honneur chevaleresque est-il dans le duel au couteau ou dans la provocation par la morsure à l'oreille? Vraiment y a-t-il là un trait de grand caractère: ce n'est pas l'avis des spectateurs du Théâtre-Libre où une traduction du drame de Serga [Verga], tentée il y a trois ans, subit un accueil fort irrévérencieux.

Le succès de l'ouvrage à Rome, à Naples, dans les principales villes de la péninsule tient à ses côtés plastiques, à ses détails de mœurs locales, à une certaine chaleur dramatique, à la couleur criarde d'une musique de facile compréhension, et surtout à l'heureuse faculté d'enthousiasme des Italiens pour toutes leurs productions nationales. Quant au public de Vienne, duquel on eût pu espérer un goût plus sévère, il s'amusa de ce sujet d'opérette, de ces cadences et de ces airs qui ne différaient point essentiellement de la facture de Strauss, de Suppé et de Millocher. Par là, dura la vogue de cette Chevalerie Rustique [*Cavalleria Rusticana*] sur les bords du «beau Danube bleu».

*
* *

C'est le jour de Pâques, dans un village de la Sicile, sur la place de l'église, que s'accomplissent les scènes du drame. L'analyse n'en est point ardue. Torrido [Turiddu] avant de partir au service a aimé Lola; quand il a fini son temps, il revient au village, la belle est mariée à Alfio. Il se console de cet abandon auprès de Santuzza, une autre villageoise, qui lui témoigne de l'amour, lui en donne les preuves décisives et lui fait oublier l'infidèle Lola. Mais celle-ci est trop coquette pour laisser les amants en paix; par ses agaceries, ses provocations, elle ne tarde point à ramener Torrido [Turiddu] sous son joug. L'intimité de l'amant de Santuzza avec la femme d'Alfio devient la fable du village.

Lors Santuzza ardemment éprise connaît le tourment de la jalousie; elle sent que son amant va l'abandonner, elle prie, supplie, menace l'homme qui la rudoie et ne songe qu'à sa nouvelle maîtresse. Alors, désespérée, furieuse, la pauvre conte tout au mari:

Torrido [Turiddu], l'infâme a surpris ma tendresse.
Laisant dans mon âme l'opprobre et la honte!...
Et votre femme me prend cet homme!

Et Alfio de répondre:

En moi l'amour se change en haine.
Je veux du sang pour un pareil affront!
Je veux broyer dans cette main de feu!
Les lâches qui m'ont tout pris ici-bas.

Puis sur le seuil du cabaret, il provoque le trompeur en repoussant le verre de vin que celui-ci lui offre. Avant d'en venir aux mains, les deux hommes s'embrassent et Torrido [Turiddu] mord Alfio à l'oreille droite, selon la coutume sicilienne, puis il recommande Santuzza à sa mère et court rejoindre son adversaire au bord du village. Bientôt une femme crie sur la place: «On a tué le compère Torrido [Turiddu]!» La foule envahit la place autour de la mère évanouie, de la maîtresse du mort tombée à terre.

Cette fable a sans doute réussi ailleurs par la simplicité enfantine, par un gros intérêt mélodramatique; elle est un peu bien naïve pour Paris. De même, sous le ciel bleu, devant la mer bleue, parmi les mandolinistes, les violonneux, les harpistes en exercice, les chanteurs clamant à travers les carrefours, *funiculi, funicula* du matin au soir et du soir au matin, cette musique est entrée dans les oreilles comme une suite, en complément du bruit de la rue. Ici, par le froid et la bruine, où nous avons accoutumé de vérifier nos sensations, de chercher les idées, un mode de pensée dans une partition, celle-ci qui se prétend drame lyrique nous a jetés dans une sorte de stupeur.

Le public de l'Opéra-Comique a-t-il jamais entendu et souffert aussi tapageuse et vulgaire rhapsodie. Il n'est point, je ne dis pas musicien français, mais élève d'harmonie au Conservatoire qui n'achèverait une composition mieux écrite, plus originale de forme, d'une inspiration plus personnelle. Entre ces douze morceaux, chœurs, sicilienne, romance, duo, refrain, intermezzo, brindisi, je n'en sais pas un dont une ou plusieurs phrases n'aient été empruntées à quelque maître connu. Ici c'est à Verdi, plus loin à Gounod, ailleurs à Massenet, très souvent à Bizet et le morceau d'élite de cette mosaïque est le brindisi synthèse des plus étonnantes chansons à boire de café-concert. La partie chorale ne dépare point les soli; pour la grossièreté, le vain bruit, la maladresse de l'instrumentation, cet orchestre défie toute comparaison. Assurément, les ouvrages de notre vieux répertoire que nous dédaignons le plus à présent sont d'un tout autre ordre que cette composition macaronique. A ce prix, la moindre opérette d'Offenbach serait chef-d'œuvre.

Mais je n'insisterai pas plus qu'il n'est nécessaire ni ne convient sur cette infructueuse tentative d'acclimatation. Passons à l'interprétation. Mlle Calvé exprime d'une belle voix les fureurs de la Santuzza et montre les tourments de la jalouse commère avec une véhémence très dramatique. Ce rôle fut pour elle triomphal en Italie et si les spectateurs étaient surpris par la violence de la mimique, des mouvements et de gestes, il devrait se rappeler que ces mines affectées, cette gesticulation abondante sont des traits naturels aux paysans Siciliens. L'artiste les a pris sur le vif et marqués de son mieux. Son succès personnel est d'heureuse augure pour

L'ECHO DE PARIS, 21 janvier 1892.

sa rentrée à l'Opéra-Comique, théâtre de ses premiers débuts. Le rôle de Lola est de peu. Il n'a point empêché que Mlle Villefroy n'y fit sonner un généreux et souple organe de mezzo qui promet une chanteuse dramatique. M. Bouvet, qui est devenu un chanteur de style, ne croit guère aux vociférations, aux attitudes chromolithographiques d'Alfio; je comprends que M. Gibert hésite en celui de Torrido [Turiddu].

L'ECHO DE PARIS, 21 janvier 1892.

Journal Title: L'ECHO DE PARIS

Journal Subtitle: None

Day of Week: Thursday

Calendar Date: 21 JANVIER 1892

Printed Date Correct: Yes

Title of Article: PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Subtitle of Article: OPÉRA-COMIQUE: *Chevalerie rustique* [*Cavalleria rusticana*], drame lyrique en un acte, d'après Serga [Verga], musique de M. Pierre [Pietro] Mascagni, traduction française de M. Paul Milliet.

Signature: H. B.

Pseudonym: None

Author: Henri Bauer

Layout: Internal main text

Cross-reference: None